



Culture

La soutenable légèreté
d'Antoine Blondin

Hommage

Deux essais et plusieurs rééditions de ses œuvres en collection de poche saluent la disparition d'Antoine Blondin il y a vingt-cinq ans. L'occasion de lire ou relire l'œuvre attachante d'un écrivain entré dans la légende. Pour le meilleur et pour le pire.

Certains soirs de printemps à Paris, lorsque les jours s'étirent dans la langue, on assiste parfois à un curieux spectacle vers le carrefour de l'Odéon. Quelques jeunes gens sur la chaussée, entre deux bars, veste à deux mains, toréent lentement les voitures remontant du boulevard Saint-Germain avec une gravité de matador. Cela ne dure jamais longtemps. Le temps pour les touristes-attablés à la terrasse des cafés alentour d'écarquiller les yeux et tout à disparu. Les jeunes gens ont remis leur veste, pressé le pas ; ils continuent leur tournée des grands-ducs. Quant aux touristes, ils ignoreront à jamais qu'ils viennent d'assister à un bref hommage à Antoine Blondin. Un hommage en passant, sans tambour ni trompette. Un petit salut à l'artiste et à son personnage de Fouquet qui a inventé cette tautomachie dérisoire dans *Un singe en hiver*.

**"C'est toi le petit Blondin ?
Tes livres sont si aériens,
si légers, que quand
ils me tombent des mains ils
ne me font pas mal aux pieds."**

Écrivain à succès des années cinquante, Antoine Blondin a longtemps donné le sentiment d'une promesse non tenue, si ce n'est d'un beau gâchis. On lui a reproché son dilettantisme et sa paresse légendaire, son alcoolisme, son refus de l'Histoire, son goût de la forme et de l'art pour l'art, sa frivolité assumée. « Mon *aruvre* ne répond à aucune nécessité », affirmait-il lui-même. « C'est toi le petit Blondin ? lui demandait Louis-Ferdinand Céline quand il le rencontra avec Roger Nimier. Tes livres sont si aériens, si légers que quand ils me tombent des mains, ils

ne me font pas mal aux pieds. » Blondin, c'était l'écriture à la papa, le pastiche des grands anciens, du Stendhal pour concierge, Morand sans les voyages. Il ne restait de lui qu'une légende de noctambule agité, qu'il avait du reste savamment mise en scène : la rue Mazarine transformée en potager à l'aube, les cultes au Bar Bac et les bagarres devant la *Rhumerie martiniquaise* (ou l'inverse), Nimier en tenue de chauffeur le récupérant d'une nuit au poste au volant de son Aston Martin...

Au lendemain de la guerre, Sartre avait sifflé la fin de la récréation et exécuté la littérature "bourgeoise". Le romancier ne devait plus « parler pour ne rien dire » mais s'engager au service de la condition humaine. Fini le temps des grands individualistes jouisseurs et de l'égoïsme, fini le temps des voyages en Italie et de l'érudition comme passe-temps aristocratique, place au sens de l'Histoire, laquelle était à la libération des masses. L'écrivain désengagé avait pour destin de finir récupéré par la bourgeoisie, traître au prolétariat qu'il ne fallait plus ménager.

C'est contre cet impératif de l'engagement que se réunirent quelques écrivains que le jeune critique Bernard Frank baptisa en 1952 du nom de "Hussards". Trois dans un premier temps (Jacques Laurent, Roger Nimier et Antoine Blondin), puis quatre lorsque Michel Déon fut ajouté à la bande. Ces écrivains à l'esthétique et à la personnalité si différentes, qui ne se sont jamais réunis tous les quatre, n'avaient à vrai dire pas grand-chose à voir entre eux, hormis le fait de refuser l'orientation idéologique de l'après-guerre, la théorie de l'engagement mais aussi les expérimentations littéraires savantes,

élitistes et passablement désincarnées connues sous le nom de nouveau roman. En bref, ils voulaient continuer à faire de la littérature comme avant, par amour de la langue et de la forme, par goût du classicisme et de l'élégance. Quand les écrivains de gauche aspiraient à réformer le genre humain par le roman, eux répondaient plaisir et gratuité de la littérature, préférant les copains, les belles filles et les voitures puissantes aux meetings de la CGT et aux harangues prolétariennes. Simone de Beauvoir ne leur pardonnera jamais cette liberté.

Alain Cresciucci, auteur, avant le *Monde (imaginaire)* d'Antoine Blondin, d'une monumentale biographie en 2004 et d'un essai sur les Hussards, préfère appeler ces derniers les « *désenchantés* ». « *Vingt ans et les fumées d'Hiroshima pour nous apprendre que le monde n'était ni sérieux ni durable* », écrivait Nimier dans le *Grand d'Espagne*. C'est qu'en plus d'être les enfants de la chape de plomb de l'après-guerre, les Hussards sont aussi les fils perdus de la débâcle de 1940 et les perdants de la Libération. Leur désenchantement est

**À mesure que l'on s'éloigne
de la Libération, Blondin
abandonne son "droitisme"
au profit de ce fameux
désengagement.**

lié à la fin des illusions d'un monde qu'ils avaient cru possible et qui s'est achevé dans la crudauté.

Fils de bourgeois bohèmes parisiens, étudiant en philosophie et sympathisant (de loin) de la révolution nationale, Blondin n'a pas toujours professé le désengagement. Ses premiers articles dans les *Cahiers français* prônent à vrai dire exactement le contraire : « *La responsabilité de l'homme de lettres s'est trop compromise depuis un siècle pour qu'il puisse se dispenser maintenant de participer à l'ordre nouveau* », écrivait-il en effet. Du Sartre dans le texte ! Dans *l'Europe buissonnière* (1949), son premier roman, écrit sur le mode picaresque, il règle ses comptes avec la version officielle de l'histoire de la guerre et de l'Occupation et ne s'interdit ni les provocations polémiques ni les (trop) nombreux calembours que lui reprochera du reste son ami Nimier. Mais à mesure que l'on s'éloigne de la Libéra-